



HAL
open science

Un historien dans le Laban

Michel Cahen

► **To cite this version:**

Michel Cahen. Un historien dans le Laban. Agnès Levécot; Ilda Mendes dos Santos. Littératures africaines d'expression portugaise. Michel Laban, orpailleur d'ombres, 21, Presses de la Sorbonne Nouvelle, pp. 83-91, 2021, Cahier du Crepal. halshs-03602682

HAL Id: halshs-03602682

<https://shs.hal.science/halshs-03602682v1>

Submitted on 9 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Version word de l'article publié in Agnès Levécot et Ilda Mendes dos Santos (eds), *Littératures africaines d'expression portugaise. Michel Laban, orpailleur d'ombres*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2021, ISBN : 978-2-37906-077-9 (Cahier du Crepal, n° 21), pp. 83-91.

Un historien dans le *Laban*

Je n'ai pas lu le *Dicionário de particularidades lexicais e morfossintáticas da expressão literária em português. Moçambique*, de Michel Laban, achevé par Maria Helena de Araújo Carreira et Maria José Laban¹. En effet, on ne lit pas un dictionnaire. On s'en sert.

Je suis un historien de la colonisation portugaise contemporaine en Afrique et un analyste politique des actuels *Países africanos de língua oficial portuguesa* (PALOP). Je voudrais expliquer pourquoi le *Laban* est un outil de travail précieux : bien que ni spécialiste de littérature ni linguiste, les questions d'histoire de la langue m'intéresse au plus haut point car elles sont des marqueurs identitaires mouvants dans une population donnée. J'y reviendrai. Auparavant, je voudrais expliquer ce qu'est, pour moi, ce dictionnaire.

Le *Laban* est un formidable outil de travail, mais un *outil délimité*. Il faut prêter attention au titre entier. Il ne s'agit pas d'un dictionnaire du portugais mozambicain, ni des particularités du portugais mozambicain qui inclurait l'oralité – un tel dictionnaire n'existe pas encore même si les études se sont multipliées depuis le tournant du siècle². Il ne s'agit pas non plus d'un dictionnaire des particularités de l'ensemble du portugais écrit mozambicain, comme avait tenté, dans une moindre mesure, de le faire Jean-Michel Massa, lui aussi trop tôt disparu à propos de la Guinée-Bissau, du Cap-Vert et de São Tomé e Príncipe³ ; ou encore de ce que j'appellerai ici l'écrit-oral⁴. Comme il est clairement indiqué, il s'agit d'un dictionnaire des particularités de l'expression *littéraire* en portugais du Mozambique. Alors certes, tout dépend de ce qui est considéré comme « littéraire », et Michel Laban avait délibérément opté pour une conception large du corpus afin que des textes non strictement littéraires puissent informer des définitions de termes issus de textes littéraires. Ainsi ont été insérées non seulement des œuvres d'écrivains, mais aussi des textes d'historiens et de sociologues « qui puissent bien illustrer certains termes ou concepts » (p. 10), des textes « paralittéraires ou même non-littéraires » (p. 11) – un index spécifique les liste (pp. 83-90). Quant à la littérature coloniale, elle a été intégrée au corpus car « l'exclure aurait mené à envisager la lecture selon un critère ethnique. Glória de Sant'Ana, Noémia de Sousa ou Ascêncio de Freitas n'auraient pas fait partie du corpus » (p. 10). Enfin des documents de caractère historique ont été inclus comme « sources de termes ou de définitions servant à éclairer certaines

¹ Paris, Chandeigne, 2 vols, 2018, 1534 p. (766+768 p.).

² Par exemple: Gregório D. FIRMINO, « A nativização do português em Moçambique », in Clara CARVALHO & João de PINA-CABRAL, *A Persistência da História. Passado e contemporaneidade em África*, Lisbonne, Imprensa de Ciências Sociais, 2004, pp. 343-370, pp. 366-367; Perpétua GONÇALVES & Christopher STROUD, *Panorama do português oral de Maputo*. Vol. I. *Objectivos e Métodos*. Vol. II. *A construção de um Banco de "Erros"*. Vol. III. *Estruturas gramaticais do Português : Problemas e Exercícios*. Vol. IV. *Vocabulário básico do Português (espaço, tempo e quantidade) : Contextos e Prática pedagógica*. Vol. V. *Vocabulário básico do Português : Dicionário de Regências*, Maputo, Instituto nacional do desenvolvimento da educação, 1997 (vols 1 et 2), 1999, 2000, 2002

³ Jean-Michel MASSA, *Dictionnaire encyclopédique et bilingue portugais-français*. Vol. 1. *Guinée-Bissau*, Rennes, EDPAL-GDR 817 (CNRS), 1996, 166 p. ; (avec Françoise Massa), Vol. 2. *Saint-Thomas et Prince/São Tomé e Príncipe*, Rennes, EDPAL-GDR 817 (CNRS), 180 p. 1998 ; Vol. 3. *Cap-Vert/Cabo Verde*, Rennes, EDPAL-PCLL, 2001, 280 p. Les volumes relatifs à l'Angola et au Mozambique ne sont jamais parus.

⁴ Lors de ma dernière mission de terrain au Mozambique (septembre-novembre 2019), quand, en ville, j'attendais une *txopela* (en portugais lisboète, ce serait... *tuk-tuk*, taxi-moto à trois roues de fabrication indienne), mon chauffeur habituel me répondait par SMS « xto xgar » (*estou a chegar*, je suis presque arrivé) puis « já xguei » (*já cheguei*, je suis arrivé).

entrées » (p. 11). Il y a ainsi deux sources datant du XVII^e siècle, aucune du XVIII^e, cinq du XIX^e, trente-deux de 1900 à 1950, soixante-dix-neuf de 1951 à 1974 (dernière année coloniale) et deux cent-vingt-et une de 1975 (année de l'indépendance) à 2004.

Cette délimitation définit une « surface » à la fois plus restreinte – quand même 1534 pages en caractères très petits ! – et plus étendue. Plus restreinte : par exemple, le mot « marxista » ou « marxismo » n'apparaît pas parce que, bien que présents dans le portugais mozambicain, il ne s'agit pas d'une *particularité*. Mais on a l'occurrence « marxistianista » (p. 843), inventée par Mia Couto pour le marxiste « non pratiquant » (pourrait-on traduire par « marxoïde » ?). Même constatation pour « crioulo » (créole), mais divers dérivés à partir du verbe *criar* (éduquer, élever) sont présentes (p. 391).

Plus étendue : en effet, la règle générale des dictionnaires est de n'intégrer des occurrences que si elles témoignent d'une fréquence raisonnable dans l'usage oral ou écrit. Ici, conformément à la nature même du travail sur les *particularités*, des occurrences peu nombreuses voire uniques ont été incluses. Il s'agit bien sûr des inventions de Mia Couto et d'autres singularités. Lors de la session de présentation du Dictionnaire à l'Université de Bordeaux-Montaigne le 14 novembre 2019, les étudiant·e·s de LEA Anglais-Portugais qui avaient confectionné l'affichette annonçant l'événement s'en étaient donné à cœur joie, mettant en évidence *água-de-lisboa*, *alfabater-se*, *bula-bula*, *canimambo*, *catastrágico*, *maputuguèsi*, *miraginação*, *mussathânhoco*, *papagago*, *piquinino-piquinino*, *sonhatriz*, *tungururu*, *nuamama!*, *xitar*, *yó*, *yovê!* *yovê!*, *zukunftar*⁵, mélangeant cependant allègrement ce qui ressortissait à des inventions littéraires (par exemple : *miraginação*, sans doute le mirage de l'imagination), des mots africains (*canimambo*, plus souvent orthographié *kanimambo*, « merci » en xichangane, une langue du Sud-Mozambique) ou des mozambicanismes dans le portugais populaire (par exemple : *zukunftar*, danser la zukuta). Le dictionnaire est allé au point d'inclure même ce qui a été considéré comme faute de frappe « afin de ne pas désorienter le lecteur » (p. 13) ! Ainsi, l'entrée *aboradagem* (p. 93) est considérée comme erreur typographique, pour *abordagem* (approche, démarche)⁶.

Pourquoi me suis-je servi du Laban dès parution ? Je suis en train de préparer un ouvrage sur la créolité et les phénomènes historiques de créolisation, qui redonnera sa centralité, dans ce type de phénomène, à l'histoire de l'expansion portugaise, souvent ignorée ou assurément marginalisée dans des études dominées par les caribéanistes ou les hispano-américanistes. Sur le plan sociétal, il faut distinguer deux types de créolisation, même si, souvent ils se combinent : des sociogenèses (production de milieux sociaux spécifiques dans des sociétés globalement non créoles) et des ethnogenèses (production de sociétés entières et d'ethnicités spécifiques). Ainsi, l'élite de Guinée-Bissau est historiquement créole dans un pays qui n'est pas créole (sociogenèse) ; mais aux Îles du Cap-Vert, dans lesquelles il n'y avait pas de société indigène quand le colonisateur y arriva, c'est la société entière, avec ses classes sociales (celle des maîtres, celle des esclaves) qui devint créole (ethnogenèse). Il faut distinguer par ailleurs les créolisations sociétales et les créolisations linguistiques. Tous les milieux sociaux que l'on peut analyser comme créoles (qu'ils s'auto-dénotent ou non ainsi) ne produisent pas de langue créole : ainsi, il n'y a pas eu de langue créole stabilisée au Brésil, malgré la massivité des milieux sociaux créoles (c'est-à-dire, au sens brésilien du terme, d'esclaves noirs nés dans la colonie). Mais inversement, il n'y a jamais eu de glotto-genèse (genèse d'une langue) sans existence préalable d'un milieu social créole : ainsi aujourd'hui, la langue créole s'étend tendanciellement à toute la population bissau-guinéenne, qui

⁵ L'ordre alphabétique de ces mots est de mon fait, ils étaient en vrac sur l'affichette.

⁶ Michel Laban n'a jamais donné lui-même de définitions des occurrences dans le dictionnaire, mais il a reporté les définitions que les auteurs cités eux-mêmes avaient données, signalées par un pictogramme en forme de stylos. Dans ce cas précis je me demande si l'auteur cité n'a pas lui-même fait une erreur (évidemment « respectée » par Michel Laban qui avait consulté l'auteur cité) ! En effet, dans beaucoup de langues mozambicaines, la succession de deux consonnes est impossible, particulièrement quand un *r* entre dans la combinaison. Il est donc normal de dire « *aboradagem* » au lieu de *abordagem*, ou « *marequecismo* » au lieu de *marxismo*.

n'est pas créole, mais elle a été produite dans des milieux sociaux créoles capverdiano-bissau-guinéens pré-existants.

Cela dit, c'est une question très complexe et on discerne souvent des traces de créolisation dans une langue qui n'est pas devenue créole. Il y a par exemple une discussion acharnée entre spécialistes sur la question du continuum des parlers portugais brésiliens, depuis le portugais-patron jusqu'à des formes très populaires de la même langue que certains n'hésitent pas à qualifier de proto-créoles.

Qu'en est-il au Mozambique ? Le *Laban* permet de bien distinguer divers niveaux de langue, même en s'en tenant à l'écrit littéraire. On a premièrement les inventions littéraires auctoriales, comme celles dont, au début de son œuvre, Mia Couto s'était fait une spécialité. Celles-ci ont parfois été qualifiées d'africanisation de la langue, ce que je récuse absolument (les mots et les tournures employés/inventés n'ont rien à voir avec les langues africaines, même si, indépendamment de ces « expériences », Mia Couto et d'autres écrivains mozambicains peuvent aussi introduire des mots africains dans leurs textes).

Il y a, deuxièmement, des mots et expressions introduits dans l'expression littéraire suite à leur usage local préalable en PPM (portugais populaire de Maputo) où ils avaient subi l'influence des langues africaines : on a déjà vu *zukunftar*, danser la zukuta. Je pense à la *production* d'un mot qui malheureusement n'est pas dans le dictionnaire mais me semble un bon exemple : celui de *mukherista*, qui désigne la femme mozambicaine contrebandière à la frontière sud-africaine, formé directement en PPM, mais à partir de la marque de la personne en langue bantoue *mu-*, du verbe anglais *carry* (porter) et du suffixe portugais signifiant l'état, *-sta*). On peut sans doute en dire autant de *maningue* (beaucoup, p. 823-826⁷) ou *maximbombo* (l'autobus, p. 876⁸). Le mot *chamboco* (le fait de passer à tabac, de fouetter) et ses dérivés (*chamboquear*, *chamboqueado*, *chambocado...*, pp. 307-308) sont remarquables en raison de leur étymologie voyageuse au grès des empires coloniaux⁹ mais ils sont apparus en portugais du Mozambique sans passage préalable dans une langue africaine.

Troisièmement, on trouve des traces d'une créolisation morphosyntaxique partielle – mais seulement partielle – du portugais du Mozambique (comme exemple je donnerai le fameux « eu te gosta muito » de Suleiman Cassamo dans son recueil de contes *O regresso do morto*¹⁰. Un écrivain comme Bahassan Adamodjy, largement utilisé dans le dictionnaire, peut aussi être cité en ce sens.

Tout cela doit être bien distingué, quatrièmement, de l'entrée de mots africains dans la langue portugaise elle-même (notamment sa forme PPM). Certains de ces mots peuvent être

⁷ En l'occurrence il ne s'agit pas d'un africanisme mais d'un anglicisme. Si le Houaiss indique sans plus de précision une « étymologie bantoue » (p. 2381), très généralement l'origine anglaise (*many*) est acceptée. Une expression anglo-mozambicaine fréquente est « maningue nice » (très chouette).

⁸ *Maximbombo* vient très probablement de la marque d'automoteurs à vapeur Maxi-Bomber de la fin du XIX^e siècle, dont la prononciation a été luso-mozambicanisée ; on trouve au Brésil *maxambomba* ou *machambomba* (Le Houaiss, p. 2426, évoque également une étymologie anglaise, mais légèrement différente : *machine pump*).

⁹ Le Houaiss indique une « étymologie obscure » (p. 891), mais le mot est passé en portugais du Mozambique via l'afrikaans (*sambok*, le fouet, la chicotte) et vient du malaio-indonésien (*cambuk*, fouet, bambou) et peut-être du persan (*chabuk*). Son passage en Afrique s'est donc fait via l'empire hollandais en s'implantant dans des langues coloniales (l'afrikaans puis le portugais). Il ne s'agit donc pas d'une présence en langue africaine ensuite passée au PPM.

¹⁰ Lisbonne, Editorial Caminho, 1997, [95] p. En portugais patron, il faudrait écrire « eu gosto muito de ti » (je t'aime beaucoup), avec le verbe *gostar* transitif indirect (et non direct : *eu gosto de ti* et non *eu te gosto*), conjugué à la première personne du singulier (et non à une inamovible troisième personne : *eu gosto* et non *eu gosta*) et enfin sans la présence d'une nasalisation exagérée (*muito* et non *muinto*). La disparition de la conjugaison et des formes indirectes de transitivité peut être considérée comme créolisation partielle. Sur S. Cassamo et les difficultés de sa traduction en français, cf. M. CAHEN, « Des difficultés de traduction de la lusophonie populaire », *Politique Africaine*, 58, 1995 : 170-174.

assez récents, nés de conséquences de la colonisation ou même de la décolonisation, mais ils ont été présents dans des langues africaines avant de pénétrer dans la langue portugaise (à l'inverse de la *mukberista* citée *supra*, produite directement dans et par le PPM). Cela constitue donc un phénomène anti-créole (il ne s'agit pas de la reconfiguration d'une langue nouvelle en transition/rupture avec la langue dominante originelle souvent à partir d'une phase pidgin, mais à l'inverse de l'entrée de mots de langues africaines – ou d'autres langues – dans la langue portugaise (presque) morphosyntaxiquement intacte). Pour prendre comme exemples quelques mots commençant par la lettre *m*, on a *machamba* (le champ, l'exploitation rurale, pp. 716-726¹¹) et *machambeiro* (l'exploitant), *majone-jone* ou *majoni-joni* ou encore *madjoni-djoni* (présents dans toutes les langues du Sud-Mozambique – celui qui a travaillé à Johannesburg, par extension en Afrique du Sud, p. 751, p. 790), *madjermana* ou *madjerama* ou *madjermana* (*idem*, le travailleur de retour de l'Allemagne de l'Est, p. 751), *magaiça* (*idem*, mineur en Afrique du Sud, pp. 762-764¹²), *milando* (dispute, pp. 910-914¹³), etc. Anti-créoles aussi sont des tournures contextuelles qui ne modifient pas la structure de la langue portugaise même si l'on peut avoir du mal à les comprendre – par exemple, quel lusophone peut comprendre « *depois da txilar, você apanba mais cinco anos de mylove* » sans bien connaître le contexte politique mozambicain¹⁴ ?

Or une grande richesse du *Dicionário* pour l'histoire de la langue est que, au-delà des occurrences, de très nombreux passages littéraires (ou paralittéraires) sont cités, parfois de nombreuses pages pour un seul mot (on a déjà vu les onze pages pour *machamba*, les cinq pages pour *milando* et on peut citer encore les trois pages pour *matsangaíssa* ou *matsanga* (le combattant de la Renamo, pp. 870-872). Ceci permet de percevoir la morphosyntaxe qui entoure le mot étudié, en d'autres termes l'état actuel de la langue portugaise au Mozambique à partir de son fragment littéraire ou paralittéraire.

Sans pouvoir discuter ici cette question fondamentale, à la fois linguistique, sociale et politique, le *Laban* me semble prouver qu'il n'y a pas de processus de créolisation à l'œuvre au Mozambique (même si quelques tendances jamais stabilisées s'expriment ici ou là, on l'a vu). En revanche, il permet de discuter concrètement la question de savoir s'il y a une tendance à la genèse d'une norme mozambicaine du portugais, comme il y a les normes portugaise et brésilienne de la langue portugaise (dont l'unification, on le sait, est source de polémiques sans fin). Contre cette tendance se dressent l'État qui veut affirmer sa distinction par la pratique d'un portugais-patron c'est-à-dire lisboète¹⁵, l'école, la presse, les médias, les *telenovelas* brésiliennes ; en faveur de cette tendance sont la pratique populaire et les écrivains.

¹¹ Selon le *Dicionário Houaiss da língua portuguesa* (Lisbonne, Círculo dos Leitores, 2003 ; p. 2336), le mot *machamba* ou *masbamba* vient du kiswahili *shamba* (terrain cultivé). Le kiswahili est parlé bien plus au nord (Tanzanie) si bien que le voyage de ce mot jusqu'à l'extrême-sud du Mozambique me semble devoir être éclairci.

¹² Selon le Houaiss (p. 2346), viendrait de *ma-gayisa*, mot ronga (le xironga est une langue de l'extrême-sud mozambicain) désignant de même le mineur revenant d'Afrique du Sud

¹³ Le Houaiss indique sans plus de précision une étymologie bantoue (p. 2490).

¹⁴ Traduction littérale : « Après la txilar, vous attrapez cinq ans de plus de mylove ». Expression entendue à Maputo, au cours d'un meeting politique en septembre 2019. La Txilar est la bière lancée par Heineken au Mozambique pour conquérir le marché local. Or, dans les meetings du Frelimo, cette bière coulait à flot – gratuitement – et on pouvait donc se laisser aller à voter pour ce parti (apparemment) sympathique. La Renamo (opposition) prévenait qu'un tel vote n'améliorerait pas la situation au long de la nouvelle législature de cinq ans, notamment l'état des transports de dizaines de milliers de péri-urbains dans de simples bennes de camions. Or ces dernières sont dérisoirement qualifiées de *mylove* par les Mozambicain·e·s tant on y voyage serré·e·s les un·e·s contre les autres... Une traduction non littérale serait donc : « Une fois passées les vapeurs de l'alcool, on se réveille dans la misère pour cinq ans encore ». Le *mylove* a succédé à la *chapa cem* (p. 313 du dictionnaire) : il s'agissait d'une voiture-benne (*chapa*) dans laquelle on pouvait monter en payant, à l'origine cent (*cem*) meticais (la monnaie locale).

¹⁵ La situation est identique en Angola. Au Cap-Vert, où le parler créole est généralisé, le portugais reste cependant la seule langue officielle.

Tout cela se produit dans un contexte d'avancée permanente du portugais. Comme langue maternelle, il est passé de 1,23 % des Mozambicains de plus de cinq ans en 1980¹⁶ à 10,7% en 2007¹⁷ puis 16,58% en 2017¹⁸. À cette même date, la fréquence du portugais comme « langue parlée à la maison » passe à 16,80% (41,81% en ville) ; et la simple « connaissance du portugais » (« sabe falar português »), est de 47,36% (56,11 % en ville)¹⁹. La tendance que j'appelle la «portugalisation sans créolisation» est donc clairement engagée et les langues africaines peuvent disparaître au cours des trois prochaines générations au Mozambique au profit du portugais (comme les langues de France autres que le français ont quasiment disparu). La situation est donc complètement différente de celles de pays comme le Congo ou divers pays d'Afrique orientale qui connaissent la croissance d'autres langues africaines (le lingala, le kiswahili), sans croissance de la langue coloniale (français, anglais). Mais au Mozambique, quel sera ce portugais ?

Une telle discussion ne relevait pas des objectifs du dictionnaire *Laban*. Mais il est un outil pour la mener, en mettant soigneusement à profit les innombrables extraits accompagnant les occurrences – une véritable anthologie de l'expression littéraire. Personnellement, je considère que tous ces matériaux militent pour l'hypothèse d'une norme, « anti-créole » certes, mais spécifiquement mozambicaine. Néanmoins l'issue de cette question dépendra énormément de la volonté politique de l'État et d'autres « lecteurs » du dictionnaire pourront en tirer un avis différent du mien.

Aurais-je pointé des insuffisances dans un aussi formidable travail ? Non point ! Mais il faut faire quelques remarques qui ne sont pas des critiques. Nous sommes en 2020, le dictionnaire a été publié en 2018 et le recueil de textes s'est arrêté en 2004, Maria Helena de Araújo Carreira et Maria José Laban ayant semble-t-il travaillé sur les notes et matériaux de Michel Laban sans chercher à prolonger le corpus. Je sais que des « compléments » seront peut-être publiés par la suite, ainsi que des volumes plus restreints relatifs à d'autres pays, que M. Laban avait également commencés. Mais cette borne temporelle est également intéressante, tant elle montre la rapidité de l'évolution d'une langue. J'ai cité *txopela* par exemple – le mot n'est pas dans le dictionnaire, et pour cause : le phénomène est apparu autour de 2010. *Mukberista* également : le phénomène existait déjà en 2004 mais est devenu massif plus tard (avant de refluer autour de 2015 en raison d'un meilleur contrôle des frontières). D'autres mots sont absents, soit pour ces mêmes raisons historiques, soit pour des hasards de sources littéraires.

Par ailleurs le portugais littéraire du Mozambique, et donc ses particularités, épousent les déséquilibres régionaux structurels du pays. Son histoire culturelle est écrasée par celle du Sud et de la capitale en particulier. La grande majorité des écrivains vivent dans la capitale, même s'ils n'y sont pas tous nés. Les parlers populaires du centre et du nord du pays – je pense notamment à la riche tradition zambézienne – n'influencent donc pas ou guère l'expression littéraire. Les écrivains mozambicains écrivent quasi-exclusivement en portugais, quasiment jamais en langues africaines. Le « portugais littéraire du Mozambique » tel qu'il est présent dans le dictionnaire est donc, forcément, par trop le portugais littéraire de Maputo. Ce n'est nullement une critique à l'auteur et aux deux éditrices, mais il faut en avoir conscience.

¹⁶ Michel CAHEN, « Mozambique : histoire géopolitique d'un pays sans nation », *Lusotopie*, I (1-2), 1994 : 213-266.

¹⁷ 42,9% dans la capitale et, au sein de celle-ci 58,4% pour les 5-19 ans. INSTITUTO NACIONAL DE ESTATISTICA, *Recenseamento geral da população e habitação 2007. Indicadores socio-demográficos*, Maputo, 2007, <<http://www.ine.gov.mz/estatisticas/estatisticas-demograficas-e-indicadores-sociais/populacao/relatorio-de-indicadores-distritais-2007>>.

¹⁸ 17,64% pour les 5-19 ans, dont 43,79% pour les 5-19 ans urbains. INSTITUTO NACIONAL DE ESTATISTICA, *Recenseamento geral da população e habitação 2017*, Maputo, 2018, <<http://www.ine.gov.mz/iv-rgph-2017/mocambique/08-lingua>>.

¹⁹ *Ibid.*

Une autre circonstance, dont les conséquences littéraires sont difficiles à mesurer, est que dix-sept (1976-1992) des vingt-neuf années de recueil post-indépendance (1975-2004) ont été celles de la guerre civile. Même avec une paix plus ou moins stable²⁰, les années postérieures ont maintenu presque étanches la barrière entre le monde social de l'État moderne et du Frelimo, et le monde social de la Renamo. Il ne s'agit pas seulement de deux partis opposés, mais largement aussi de deux sociétés dans le même pays. La Renamo n'a aucun écrivain connu (ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'écrivains locaux membres ou s'en sentant proches²¹) et le parler populaire des populations concernées influe donc encore moins sur l'expression littéraire. J'ai remarqué par exemple que le terme *mudjiba* ou *mujiba*, utilisé couramment au sein des zones Renamo pendant la guerre civile pour désigner le milicien de la guérilla (distinct du guérillero proprement dit) n'est pas référencé. Le terme *capricone* l'est (p. 279), mais dans son sens du côté du Frelimo (le réactionnaire) et non du côté de la Renamo (l'agent-double, l'espion du Frelimo infiltré).

La découverte d'énormes gisements de gaz dans l'extrême-nord (Cabo Delgado) ne modifiera pas le panorama géographique et social de ces déséquilibres, car ces ressources ne bénéficient pas aux populations locales et sont gérées directement par l'État central, donc principalement sudiste. Dans quelle mesure l'expression littéraire « mesurée » par le *Laban* jusqu'en 2004 est-elle donc en phase avec la totalité *des* portugais parlés dans le pays ? Il est difficile de le dire. Si un complément venait à être publié, il serait impératif d'inclure dans le corpus des écrits littéraires et paralittéraires de Beira, Quelimane, Nampula, Tete, Pemba, des textes des petits journaux électroniques publiés dans ces villes, etc.

Mais comme on dit, le mieux est l'ennemi du bien. La tâche n° 1 était de publier le résultat des longues recherches de Michel Laban. Merci Maria Helena, merci Maria José. Pour le reste, la recherche continue !

Michel Cahen, 4 mars 2020

Université de Bordeaux, CNRS/Sciences Po Bordeaux, Les Afriques dans le monde (LAM)
Casa de Velázquez, École des hautes études hispaniques et ibériques, Madrid

²⁰ De graves incidents politico-militaires ont repris de 2012 à 2014 et de 2015 à 2016.

²¹ J'ai pu consulter rapidement, en 2014, un recueil de poésie d'un général de la guérilla.